Érudition historique et philologique de l'âge classique aux Lumières

Jean-Louis Quantin

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ashp/461>

DOI : 10.4000/ashp.461

ISSN : 1969-6310

Éditeur

Publications de l'École Pratique des Hautes Études

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2008

Pagination : 262-265

ISSN : 0766-0677

Référence électronique

Jean-Louis Quantin, « Érudition historique et philologique de l'âge classique aux Lumières », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [En ligne], 139 | 2008, mis en ligne le 26 novembre 2008, consulté le 12 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ashp/461> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ashp.461>

ÉRUDITION HISTORIQUE ET PHILOLOGIQUE DE L'ÂGE CLASSIQUE AUX LUMIÈRES

Directeur d'études : M. Jean-Louis QUANTIN

Programme de l'année 2006-2007 : I. *Éditions patristiques du premier XVII^e siècle*. — II. *Écrire l'histoire de la Réforme au XVII^e siècle*.

I. *Éditions patristiques du premier XVII^e siècle*

On a commencé par rappeler les enjeux confessionnels de l'étude des Pères grecs au tournant des xvi^e et xvii^e siècles, dans le contexte du système de la défiance qui organisait alors la lecture des textes patristiques. Les théologiens, au moins pour les passages les plus chargés d'enjeux pour la controverse, éprouvaient le besoin de se reporter à l'original, y compris parfois manuscrit, pour contrôler les traductions latines, toujours suspectes d'infidélité dès lors qu'elles émanaient d'adversaires confessionnels. On s'est ensuite, en cette année anniversaire (407-2007), attaché plus particulièrement au cas de Jean Chrysostome, en s'efforçant de retracer l'ensemble des travaux savants menés à travers l'Europe dans le quart de siècle crucial qui s'étend de 1588 (publication à Paris des *Opera omnia* en latin, les dernières du xvi^e siècle) à 1613 (mise sur le marché par Henry Savile de la première édition grecque, dont les huit volumes avaient été imprimés à Eton entre 1610 et 1612). Conduites pour partie en collaboration, pour partie en concurrence, dépassant les frontières religieuses mais influencées de manière plus ou moins discrète par des préoccupations et des préjugés doctrinaux, ces entreprises éclairent les modes de fonctionnement de la République des Lettres comme les relations entre philologie et théologie à l'âge confessionnel.

L'édition de 1588 suivait la méthode caractéristique des *Opera omnia* du xvi^e siècle : fidélité à la répartition en cinq volumes ; reprise de l'édition précédente (en l'occurrence celle de Paris, 1581) ; mise à jour pour tenir compte des publications intervenues depuis lors. Elle offre ainsi un bilan des recherches chrysostomiennes à sa date. Quoique le maître d'œuvre fût resté anonyme, il s'agissait d'un jeune jésuite, qui inaugurait ainsi son œuvre d'éditeur des Pères grecs, le P. Fronton du Duc. Celui-ci avait notamment utilisé, pour réviser les traductions latines, les six homélies publiées à Oxford en 1586 par John Harmer – le premier livre grec imprimé à Oxford, d'après un manuscrit de New College. Il avait ajouté, avec des notes de son cru, deux séries de textes nouveaux : les dix homélies publiées à Rome (en grec seulement) en 1581, et rééditées, avec une traduction latine, par Johann Jacob Beurer à Fribourg-en-Brisgau en 1585 ; les neuf discours dont David Hoeschel avait donné l'édition princeps à Augsbourg en 1587 (et que Fronton traduisit en latin). On a déjà là les principaux foyers des études chrysostomiennes des vingt-cinq ans suivant : un foyer qu'on peut dire de Contre-Réforme, à la fois à Rome et en France ; le foyer d'Augsbourg, de

tendance irénique, animé par Hoeschel ; le foyer anglais, bien modeste encore mais dont allait finalement sortir, non sans paradoxe, la première édition des œuvres complètes en grec.

L'Angleterre, aussi bien, paraissait fort peu favorisée : rareté, à l'époque, des manuscrits grecs ; absence d'une presse grecque capable d'imprimer des volumes in-folio ; handicaps, plus généralement, de l'édition savante anglaise, victime de surcoûts (en particulier la nécessité d'importer le papier du Continent) et d'une situation géographique excentrée par rapport aux circuits de la librairie. Les *Opera omnia* grecques y virent pourtant le jour grâce à la détermination d'Henry Savile et à sa capacité à prendre en mains lui-même l'ensemble des étapes de l'édition (de la recension des manuscrits à l'impression sur une presse grecque installée par lui et fonctionnant sous ses yeux à Eton). Savile sut s'assurer la collaboration de l'ensemble des foyers chrysostomiens d'Europe, obtenant l'aide de Hoeschel mais aussi celle de Fronton du Duc qui ne craignit pas de mettre à sa disposition les réseaux jésuites dans le Saint-Empire (ainsi Gretser à Munich). Le Chrysostome d'Eton fut ainsi une entreprise européenne (Savile parle d'*Europa* en même temps que d'*orbis Christianus*), qui transcenda les frontières religieuses. Les préjugés confessionnels n'en restaient pas moins bien présents. Fronton du Duc obtint le soutien financier de l'Assemblée du clergé de France pour des éditions des Pères grecs qui visaient expressément à concurrencer Savile (« remontrant que cela étoit d'autant plus pressé et favorable, que l'on est averti qu'il y a dessein de les imprimer en Angleterre, ce qui pourroit apporter du préjudice en l'Eglise »). Le Chrysostome de Fronton (qui, contrairement à une absurde légende, n'était nullement un plagiat de celui de Savile) put ainsi commencer à paraître en 1609. Alors que Savile publiait en grec seul, Fronton restait fidèle à la forme bilingue et il attachait la plus grande importance aux versions latines : cette différence s'explique par la place que tenaient chez lui les questions doctrinales, que Savile – par tactique plus peut-être que par conviction – avait soigneusement esquivées.

Les précautions de Savile n'empêchèrent pas les notes de son édition (t. VIIIb) d'être condamnées en 1615 par la congrégation de l'Index, sur un rapport du cardinal Bellarmin lui-même. Éditer Chrysostome au début du XVII^e siècle était fatalement faire œuvre théologique.

II. Écrire l'histoire de la Réforme au XVII^e siècle

Dans sa thèse fondatrice sur *Bossuet historien du protestantisme* (1891), Alfred Rébelliau fit très peu de place aux développements de l'*Histoire des variations des Églises protestantes* sur la Réforme anglaise – soit, pour l'essentiel, le livre VII tout entier, et la première partie du livre X. Il faut dire que la manière dont Bossuet avait traité la réforme anglaise constituait une très forte objection à la thèse que Rébelliau entendait démontrer, à savoir « que l'*Histoire des variations des Églises protestantes* est un ouvrage vraiment scientifique, et presque aussi digne de l'estime des historiens que de celle des lettrés ». Alors que Rébelliau insiste partout – et en partie avec raison, s'agissant de la Réforme allemande ou française – sur l'effort de documentation de Bossuet, son recours aux sources originales, sa méfiance envers les ouvrages généraux, l'information anglaise de l'*Histoire des variations* dérive quasi exclusivement

d'un ouvrage unique, *A history of the reformation of the Church of England* de Gilbert Burnet, dont les deux volumes avaient paru en 1679 et 1681, et avaient été traduits en français par un huguenot réfugié, Jean-Baptiste de Rosemond, respectivement en 1683 et 1685. Bossuet dit lui-même : « pour convaincre la réformation prétendue par elle-même, je n'ay fait pour ainsi dire qu'abrégier l'histoire de M. Burnet ». La démarche est à l'évidence celle d'un controversiste qui s'appuie sur les concessions ou les aveux de l'adversaire : « Dieu a révélé leur hypocrisie [des Réformateurs] par leur Historien, et c'est M. Burnet qui met leur honte en plein jour. » La tactique était d'autant plus habile que Burnet s'était donné pour objet exprès, selon ses propres termes, de faire l'apologie de la Réforme anglaise en en faisant l'histoire, et plus précisément de réfuter le *De origine ac progressu schismatis Anglicani* du catholique Nicolas Sander, paru en 1585, régulièrement réédité depuis lors et qui fixa jusqu'au XIX^e siècle l'interprétation de la Réforme anglaise par la Contre-Réforme. Dans ses mémoires posthumes, *History of his own time*, Burnet dit même que ce qui le décida à entreprendre son *Histoire* fut la nouvelle traduction française de Sander par François de Maucroix (1677). Autant dire que le retournement par Bossuet de l'*Histoire* de Burnet vient s'inscrire dans une controverse inter-confessionnelle qui est aussi une controverse anglo-française, dont le fonctionnement est dicté par la dissymétrie linguistique : Burnet lit et maîtrise les deux langues – ce qui lui permet de répliquer à l'*Histoire des variations* presque immédiatement, dans une lettre datée du 10 Septembre 1688 –, Bossuet ne sait que le français et est donc dépendant d'une traduction.

Ce dialogue des Histoires et des traductions des Histoires est en réalité plus complexe encore. D'une part, la cible de Burnet n'était pas seulement Sander mais l'ouvrage plus récent de Peter Heylyn, *Ecclesia restaurata; or, The history of the reformation of the Church of England* (1660-1661). Heylyn, qui avait été un proche de l'archevêque Laud dans les années 1630, était passionné contre les puritains ou ceux qu'il jugeait tels. Burnet jugeait donc qu'on pourrait croire que Heylyn avait été « secrètement incité à écrire par ceux de l'Église de Rome ». D'autre part, Burnet avait un modèle historiographique, l'*Histoire du concile de Trente* de Paolo Sarpi. Et Bossuet prit précisément appui sur Burnet – non pas sur l'*Histoire de la Réformation* mais sur la *Vie de William Bedell* – pour discréditer Sarpi : « On se doit donc bien garder de croire notre historien en ce qu'il prononce touchant ce Concile sur la foy de Frà Paolo, qui n'en est pas tant l'historien que l'ennemi déclaré. » Le livre VII de l'*Histoire des variations* paraît donc vérifier littéralement l'axiome post-moderne selon lequel la référentialité d'un discours historique n'est que son intertexte...

Burnet, cependant, n'avait pas seulement écrit une histoire, il avait aussi publié un recueil de documents, afin de garantir sa véracité. On s'est donc interrogé sur le rapport ambigu de Burnet à la tradition antiquaire anglaise ainsi que sur la manière dont Bossuet se référa non seulement à l'*Histoire* de Burnet proprement dite mais aussi à ses recueils de documents. Le cas le plus intéressant est l'instruction donnée par Luther à Mélanchthon pour la conférence de Cassel (17 décembre 1534). La transcription fantaisiste donnée par Burnet de ce document (d'après un manuscrit de *Corpus Christi College*, Cambridge) laissait faussement entendre que Luther avait alors été prêt à un compromis avec les Suisses sur l'eucharistie. L'erreur fut dénoncée par les ennemis théologiques de Burnet, en particulier par George Hickes dans son terri-

ble pamphlet, *Some Discourses upon Dr. Burnet and Dr. Tillotson ; Occasioned by the Late Funeral-Sermon of the Former upon the Later* (1695), qui accusa Burnet d'avoir commis une falsification délibérée pour favoriser le latitudinarisme et la « compréhension ». L'usage que fit Bossuet du document tel qu'il avait été publié par Burnet a été donné, récemment encore, comme une preuve de son scrupule d'historien. Il faut plutôt y voir la déformation hérésiologique d'un théologien. On retrouve la conception utilitaire que se fait Bossuet de l'érudition, strictement subordonnée à la théologie, que l'on avait mise au jour, sur la base d'un autre corpus, dans la conférence de 2003-2004 (voir *Livret-Annuaire*, t. XIX, p. 339-342).